

Madame.

Mesdames Messieurs.

Chers Collègues.

C'est avec une grande émotion que j'évoque ici la mémoire du Professeur Pierre Guilmot. Si je tiens d'abord, comme doyen de la Faculté de médecine de l'Université Catholique de Louvain à rappeler sa carrière et ce que notre Université lui doit, c'est en outre comme proche collègue, c'est aussi comme ayant été son élève au début de ma propre carrière, et c'est enfin comme ami que je pleure avec vous sa disparition. Avec son décès nous perdons un homme qui a su être, pour tous ceux qui l'ont connu professionnellement, à la fois un humaniste sensible, un médecin complet, et un professeur d'Université au plein sens du terme.

Un humaniste sensible et un homme de coeur. Le professeur Pierre Guilmot avait hérité de sa famille et particulièrement de son père un sens de l'humain remarquable. Il était un homme gai, chaleureux, qui savait rire et faire rire. Il était un homme cordial, qui suscitait d'emblée la sympathie parce qu'il donnait la sienne sans réticence. Il était aussi un homme bon : qui d'entre ses élèves n'a gardé le souvenir de ses commentaires toujours bienveillants, et parfois même émus à propos de malades cependant souvent difficiles. Il était un homme dévoué, qui savait se donner à fond aux tâches entreprises, au point de parfois s'y épuiser. Son dévouement cependant n'avait rien d'austère : il coulait de source comme lié à sa nature même.

Pierre Guilmot aimait sa famille, son épouse, ses enfants. Tous, ses élèves comme ses collaborateurs l'avons entendu parler d'eux avec amour et ferveur. Il nous donnait l'exemple d'un mari et d'un père qu'aucune de ses tâches, cependant lourdes, ne détournait du souci des siens. Un professeur est toujours un modèle et le modèle qu'il nous a donné est celui d'un homme heureux parmi les siens. Au point que plusieurs d'entre nous n'hésitions pas à lui confier nos heurs et malheurs personnels, assurés de toujours trouver dans son écoute un respect doublé d'un inébranlable bon sens. Pierre Guilmot était d'abord un homme à part entière, aimant la vie, aimant les plaisirs simples et non frelatés, modeste, et aimant son semblable. Profondément catholique également, il n'en gardait pas moins sa pleine liberté d'esprit, toujours marquée d'humour. Il était le contraire de ce que le Chanoine Leclercq a stigmatisé un jour en disant "Un Saint triste est un triste Saint".

Mais aussi il était un humaniste au sens plein que la langue française donne à ce terme. Lisant beaucoup, appréciant l'histoire et la littérature, il disposait d'une formation classique qui devient rare aujourd'hui. Il s'est fait de la sorte de très nombreux amis parmi nos collègues Français qui retrouvaient chez lui un esprit

complet au sens classique du mot. Il n'aurait pas compris son métier sans cette ouverture d'esprit qui débordait largement sa spécialisation. Toute spécialisation ne se justifiait d'ailleurs pour lui qu'allant de pair avec un élargissement parallèle de la culture.

Pierre Guilmot était un médecin complet. C'est là aussi un qualité qui se fait rare de nos jours, sous la pression de l'hyperspécialisation technologique. Ayant commencé sa médecine pendant les années de guerre, il s'est engagé dans la campagne de 1945, pour reprendre ses études et les terminer en 1948 avec la grande distinction. Il a toujours respecté cet engagement militaire, devenant médecin major de réserve. Psychiatre à Lovenjoel, il avait pris en charge les malades tuberculeux, qu'il soignait avec un dévouement et une compétence particulière, malgré leur délabrement mental et peut-être même en raison de celui-ci. Mais il était aussi neurologue à part entière. Il appartenait pleinement à cette tradition des neuro-psychiatres aussi compétents en neurologie qu'en psychiatrie. C'était avec un plaisir particulier qu'il participait chaque année à la réunion de l'Association des Neurologistes et des Psychiatres de langue Française, dont il était membre titulaire. Tout comme d'ailleurs il était membre de la société Belge de neurologie, mais aussi de la société Royale de médecine mentale, dont il fut président. Sa compétence en neurologie le fit admettre par le Professeur Van Gehuchten à sa consultation, comme psychiatre consultant, inaugurant par là ce qui allait devenir plus tard le groupe de psychiatrie de liaison. Avec tout cela, pleinement psychiatre cependant, et avant tout psychiatre. Il a dirigé très jeune un des services de l'institut de Lovenjoel. Après la séparation des universités, il a repris la tâche de médecin directeur de la clinique du Beauvallon. Il fut président de la Ligue d'Hygiène mentale et délégué belge auprès de la Fédération Européenne de Santé Mentale et auprès de l'OMS.

Ces titres et bien d'autres, - je ne pourrais tous les citer ici - nous introduisent à la personnalité de Pierre Guilmot comme Professeur de notre Université. Déjà Maître de Conférence depuis 1965, il a repris au pied levé la succession du Professeur Rouvroy en 1967, devenant professeur ordinaire en 1970. Nombreux sont ses anciens élèves ici présents, qui témoignent de son enseignement. Il était particulièrement fier d'avoir pu former tant de ceux qui allaient devenir parmi les meilleurs psychiatres du pays : il les appelait "sa garde prétorienne", avec cet esprit un tantinet militaire qu'il aimait bien. Sans doute cependant est-ce le Professeur Jean-Pierre Legrand, ici présent, et moi-même, qui avons été ses collaborateurs directs, qui pouvons le mieux témoigner de son travail et de ce qu'il a apporté à la psychiatrie de notre Université et de notre pays. Ayant compris la double révolution qu'apportaient à cette psychiatrie les nouveaux

médicaments d'une part, et les idées sociologiques récentes de l'autre, il a imprimé à l'ensemble du service de psychiatrie de notre Université un esprit nouveau. Il a fondé le Centre de Guidance à Woluwe dès novembre 67. C'est lui qui a voulu en faire le pivot d'un nouveau service, spécifiquement extra-hospitalier. Il a encouragé de toutes ses forces de nombreux jeunes psychiatres et psychologues à créer autour de ce Centre un réseau d'institutions ambulatoires. Il fut un des inspirateurs, comme membre de la Commission des experts du ministère et comme Président de la Ligue d'Hygiène Mentale, de la loi de 1975 créant les Centres de Santé Mentale dans notre pays. Il a conçu et voulu une psychiatrie en hôpital général, prévoyant la mise sur pied du service psychiatrique de St Luc. Le professeur Jean Pierre Legrand et moi-même, qui l'avons vu travailler à cette sorte de révolution de la psychiatrie dans notre Université, et qui l'y avons aidé, pouvons témoigner de l'enthousiasme avec lequel il y oeuvrait. Sa largeur d'esprit et sa modestie lui permettaient d'encourager toutes les formes contemporaines de traitement, même celles qu'il ne pratiquait pas lui-même. Ce qui comptait pour lui, c'était de doter notre Faculté d'un service psychiatrique qui y tienne pleinement sa part, au même titre que les autres spécialités. Il a sorti chez nous la psychiatrie du ghetto asilaire. Il a véritablement été à l'origine du grand souffle de modernisation de notre discipline dans notre Université, et nous ne saurons jamais assez l'en remercier.

Il n'est pas faux de dire qu'il y a tant travaillé qu'il y a laissé sa santé. Sont venues alors les heures douloureuses de sa carrière. Dès 1975, la maladie qui l'a emporté ce dimanche commençait à le miner. Petit à petit, il a dû abandonner ses tâches de direction. Et c'est là peut-être la période la plus noble de sa vie. Il est combien cruel de devoir passer à d'autres le flambeau d'une tâche qu'on vient d'entamer, d'une rénovation qu'on vient d'entreprendre ! Il est combien difficile, voire surhumain de ne pas leur en vouloir de cueillir les fruits de ce qu'on a semé ! Et cependant jamais nous n'avons entendu chez Pierre Guilmot ni plainte ni amertume, ni même la moindre manifestation d'animosité à notre endroit, alors que nous étions amenés à le remplacer. Tout au contraire, il a tout fait pour nous faciliter la tâche. Nous avons pu continuer à travailler ensemble au Centre de Guidance. Dans l'épreuve dramatique de sa maladie, il a su garder sa cordialité envers tous. Mieux encore que tout cela, il nous a gardé son amitié. Sa santé évoluait avec irrégularité. A chaque amélioration, nous retrouvions sa cordialité inaltérée, sa chaleur humaine si caractéristique que lui permettait un modestie sans faille.

Vous, Madame, son épouse, et vous ses enfants, vous le savez mieux que tout autre, vous qui l'avez accompagné et entouré tout au long de ces années si difficiles. Comme doyen et comme responsable de la psychiatrie dans notre Faculté, je tenais à rappeler ici les mérites de votre mari, de votre père. Je tenais particulièrement à rappeler que

son souvenir restera chez nous comme celui d'un rénovateur. Mais je n'oublie pas que c'est au nom d'une Université Catholique que je parle ici, et que je le fais dans une église. Plus haut encore que ses mérites professionnels, c'est ce témoignage de la grandeur avec laquelle il a su, envers tous ses collègues, assumer la souffrance de sa maladie qui reste pour nous un témoignage que nous n'aurons jamais fini de méditer.

26 juillet 90

Prof. L. Cassiers

Doyen.